

## **Méthode**

### **La lecture de recherche (\*\*)** **Procédures d'analyse d'un texte** *(Contribution CSH)*

Ce texte, au départ exposé oral, était destiné, dans sa première version à des étudiants de troisième cycle, débutant dans le travail de recherche (thèse). L'exposé visait à mettre en évidence la nécessité d'une lecture "raisonnée", réfléchie, contre les procédures spontanées de lecture qui peuvent conduire à des impasses. Pour les objectifs de l'étude d'un texte simple, il n'est bien évidemment pas nécessaire de mettre en œuvre l'ensemble de la démarche et les procédures conseillées qui concernent des textes difficiles. On peut cependant tenir compte de certaines recommandations pour l'étude de textes plus "ordinaires".

#### **Plan du cours**

- I — Analyse du texte : faire d'abord sa propre lecture**
- II — Critique interne : Saisir le texte dans sa structure propre, sa configuration d'ensemble**
- III — Critique externe : le texte dans ses références à d'autres textes et au contexte socio-historique**
- IV — L'analyse de la trame logique**

## I — Analyse du texte : faire d'abord sa propre lecture

### *Faire sa propre lecture*

La lecture est souvent liée à des objectifs immédiats : information, préparation d'un exposé, article à produire, au cours de la scolarité : dissertation, leçon à apprendre. Pour certains, cela entre dans le cadre de l'activité professionnelle. On met alors en œuvre différentes techniques pour améliorer notre pratique de lecture : recherche de l'objet, idées principales, enjeux. On peut aller un peu plus loin : ce qu'on pourrait nommer une lecture de recherche. Pour s'engager dans une analyse, une recherche, un certain nombre de procédures de lecture s'appliquent. Les principes de la lecture de recherche sont également nécessaires quand on se lance dans l'analyse d'un sujet, quand on veut l'exposer (notamment apprécier la validité du point de départ — les prémisses — le plan, l'argumentation, être capable de s'autocritiquer).

Dans tous les cas, il est toujours préférable de faire sa *propre* lecture d'un texte, même s'il existe déjà des analyses de ce texte, des cadres de réflexion disponibles., proposés par des spécialistes. Pour saisir un texte, il faut dans un premier temps essayer de le penser ou le repenser avec son auteur : voir le point de départ de son exposé (explicite ou implicite, dissimulé ou non), examiner ensuite l'argumentation, la logique, le point où il veut nous conduire, les défaillances, les partis pris de l'auteur.

On doit aussi comprendre que la lecture de recherche est évolutive. Elle évolue en fonction des cadres d'analyse que l'on met en œuvre (théoriques et logiques), des questions principales qu'on se pose. Pour les textes importants, on ne les lit pas de la même façon cinq ans ou dix ans après les avoir lus une première fois, ou alors c'est qu'on n'a pas développé sa propre réflexion. On peut donc parler d'un *trajet de lecture*. On ne saisit pas d'emblée toute la portée d'un texte ni ses failles, ses insuffisances (logiques, mais aussi par rapport à la réalité dont il s'agit de rendre compte).

*Dans un premier temps*, on travaille à passer de l'extérieur du texte à son *intérieurité*, en essayant de voir ce qui est dit (ou parfois sous-entendu) dans le texte, *sans projeter trop vite* dessus ses propres préoccupations, ni sans passer tout de suite à sa contestation.

Pour les textes importants, c'est un travail en spirale, avec alternance de lectures en diagonale, et ligne à ligne, de lectures flottantes et de lectures concentrées.

Sans proposer un schéma complet du travail d'appropriation d'un texte, on peut dégager différents moments de son appropriation. En sachant qu'il est rare que l'on puisse appliquer toutes les facettes de l'analyse.

En résumé :

(a) *Aller au texte*, et ne pas chercher à y pêcher ses propres idées, ni chercher à le critiquer d'emblée, le démolir. Donc d'abord voir son contenu, sa logique propre.

(b) *Saisir sa configuration propre* : son objet essentiel est-il affiché ou caché, quel est le point de départ de l'argumentation (postulat, hypothèse, présupposé — logiques et/ou idéologiques), dégager les grandes propositions, la trame logique, mais aussi la trame "persuasive" (rhétorique), le lien entre les deux, quelles sont les failles (validité des prémisses, de l'argument, de la conclusion, paralogismes, subjectivisme, sophismes, etc.)

(c) *Saisir le texte dans son contexte* (= avec le texte, dans l'environnement du texte) : le contexte par rapport à d'autres textes de l'auteur ou d'un courant d'idées, le lien avec d'autres textes (*intertexte*), les aspects polémiques, par rapport à un ensemble de références, par rapport au contexte socio-historique du texte, la conjoncture intellectuelle ...

### *Aller au texte*

Lorsqu'on prépare ou rédige un article, un exposé, pour *illustrer* son propre argumentaire, il arrive qu'on cite un auteur d'après des commentateurs, sans avoir pris connaissance directement de l'œuvre. Pour une étude approfondie d'un texte (ou d'un auteur, d'un courant de pensée), cela n'est pas recommandé. Il y a nécessité impérieuse d'aller soi-même au texte, si possible sans a priori. *Aucun texte n'est donné à l'avance*, même si les guides de lecture ne sont pas inutiles. Il faut aller au texte et y retourner pour dépasser les approches trop superficielles ou centrées sur un seul aspect.

Donc établir sa propre fiche de lecture, et ensuite confronter avec les commentateurs. Cela peut entraîner plusieurs relectures, réécritures, en va-et-vient entre le texte et les commentaires existants faits sur le texte.

Aller au texte ne veut *pas dire y aller avec des idées pré-conçues*.

Dans la procédure spontanée de lecture, on prend souvent pour point de départ une idée personnelle ou une idée généralement admise, ou ses propres définitions de tels ou tels mots. On cherche dans le texte ce qui confirme cette idée, ou ses propres définitions, ou au contraire ce qui les contredit. En fait, on cherche souvent ce qui va aller dans le sens de ce qu'on a posé au départ, un pré-jugé (jugé avant).

*Exemple* tiré d'un ouvrage universitaire. L'auteur veut démontrer que ce sont les catholiques qui ont été les vecteurs principaux du racisme en France au XIXe siècle. Il propose beaucoup de citations à l'appui de sa thèse. Il ne retient pas celles qui infirment cette thèse, et il généralise (abusivement) sur la base des citations retenues. Et surtout, il ne se préoccupe pas d'établir ce que peut représenter ce qu'il appelle "racisme" dans la logique du courant de pensée qu'il a isolé. Cette procédure est malheureusement courante dans la presse, les discours politiques, et chez beaucoup de présumés penseurs.

C'est pourquoi, *avant* d'aller au texte, il n'est pas inutile de *noter les idées préconçues que l'on a* sur le texte (ou sur l'auteur, le courant de pensée). Ne pas chercher seulement ce qui les confirme, mais confronter sa vision première au texte lui-même. On ne se défie jamais assez des pré-jugés, facilités de lecture, routines de pensée.

Ainsi, à titre d'exemple, beaucoup de commentateurs répètent, les uns à partir des autres, que Rousseau était adversaire de la délégation et de tout principe de représentation politique.

Si l'on va aux textes, on note qu'il distingue entre délégation de volonté (ou de puissance législative), et, délégation de pouvoir (ou de puissance d'exécution). La volonté selon lui ne peut être représentée, mais le pouvoir (ou puissance exécutive), peut et doit être représenté (et/ou transmis).

« *Le pouvoir peut bien se transmettre, mais non la volonté* » (Contrat social II, 1)

« *Dans la puissance législative, le peuple ne peut être représenté, mais il peut et doit l'être dans la puissance exécutive.* » (Contrat social III, 15).

Prendre aussi garde à *ne pas prendre des citations isolées* comme preuves, mais travailler à chercher *l'articulation globale* du texte, ce qu'on verra plus loin. Il ne faut pas davantage chercher à prendre pour *concepts* définis tous les *mots*, mais rechercher les divers sens, *valeurs d'emploi*, attachés aux mots, ou notions, leurs articulations (réseau notionnel). On *essaie de ne pas projeter sa propre idée, plus ou moins floue, sur une notion*, celle qui prévaut dans un groupe d'affinité. Par exemple, on pense savoir ce qu'est la laïcité ou la république, et quand on se réfère à un texte, on projette sa propre conception, sans vérifier si l'auteur entend ces notions de la même façon.

Il ne faut pas déduire de ces mises en garde qu'on puisse se débarrasser de tout pré-jugé ni qu'il faille aborder un texte sans aucun cadre. *On a besoin d'un cadre d'analyse* – quel qu'il soit – pour poser des questions au texte, mais sans que cela aveugle sur le contenu effectif de ce texte. Donc *poser clairement le cadre d'analyse qu'on applique*, et essayer de rendre explicites les présupposés ou pré-jugés que l'on peut avoir.

Autres points : Plus spécialement pour les textes théoriques, *distinguer entre ce qui relève de la théorie et ce qui relève d'une préférence* : Ainsi Jean Bodin (théoricien de la souveraineté), analyse *au plan théorique* toutes les formes d'Etat : monarchie, aristocratie, Etat populaire, mais *au plan de ses préférences*, il se prononce pour la monarchie, il la juge plus appropriée, dans les conditions de l'époque, pour unifier la nation, le peuple. De la même façon, *on ne met pas sur le même plan ce qui touche à l'accessoire, à l'humeur de l'auteur, les métaphores, et ce qui concerne le fond théorique*. Ainsi, dans les écrits de Bossuet, Sieyès ou Marx, ne pas se centrer sur des formules, mais sur le fond.

## II — Critique interne. Saisir le texte dans sa structure propre, sa configuration d'ensemble

Pour résumer le point (a), l'important est de travailler à saisir le texte, non en fonction de ce qu'on veut lui faire dire, mais dans *sa cohérence propre*. Avant de proposer une interprétation ou de mettre en accusation un texte, on ne projette pas sa propre cohérence (ou incohérence) de pensée, on ne plaque pas son propre vocabulaire (ou le cas échéant ses concepts).

Il s'agit maintenant de saisir du mieux que l'on peut appeler la *structure interne propre* du texte, sa *configuration* d'ensemble, en tant que *matériau primaire*, tel qu'il est, tel qu'il a été construit et rédigé. On travaille à l'analyser selon son contenu effectif, pour en dégager sa logique et la signification du "tout" qu'il constitue [premier principe de l'analyse dialectique]. Cela permet en conséquence de dégager la cohérence entre les parties. Selon les cas, on dégage une unité, une cohérence interne ou on dévoile des incohérences.

A la fin du travail, avec tous les va-et-vient que l'on a signalé, le texte se présente sous une forme nouvelle, on a opéré une *transformation*. (Et même la simple paraphrase est déjà une transformation, qui appelle toujours une vérification.)

Ce travail comporte plusieurs dimensions, schématiquement celles qui relèvent de la *critique interne* et ce qui relève de la *critique externe*.

**La critique interne** (comprendre *critique* au sens d'examen et non de dénonciation) comprend deux phases, analytique et synthétique :

*Au cours de la phase analytique*, on dégage la *trame de l'exposé*, sa logique interne :

[Point de départ (prémises — annoncées ou cachées), enchaînement des arguments, conclusion à laquelle on est conduit. Voir s'il s'agit d'un exposé démonstratif ou d'une succession d'assertions, d'affirmations, voir les éventuelles failles logiques, sophismes, etc.. [*Assertion* = je dis que c'est ainsi, sans démontrer.]

On dégage aussi le sens des différentes notions *pour l'auteur* (dans quel sens il les emploie), puis on construit le *réseau des notions* (leurs relations). On se préoccupe de savoir si la *trame démonstrative* (ou seulement assertive), est reliée à une *trame persuasive*. Cette dernière joue moins sur le raisonnement que sur les sentiments, les motivations (de l'auteur et du lecteur). On établit les relations entre les procédés rhétoriques mis en œuvre, leur rapport étroit ou non avec la trame logique. Cela aide à saisir la problématique effective sous la problématique apparente.

*Au cours de la phase de synthèse*, on reprend les éléments de la phase analytique pour construire une synthèse : dégager son objet explicite (déclaré) ou implicite (non apparent, dissimulé), puis reconstruire l'argumentaire global, avec le pivot des notions (ou leur absence, leur flou). Quelle conclusion (explicite ou implicite) peut-on en tirer ; le cas échéant : à quoi l'auteur veut-il conduire le lecteur (par le vocabulaire, l'argumentaire, la rhétorique.)

**La Critique externe** travaille à situer le texte dans sa liaison avec d'autres textes (du même auteur ou du courant auquel il se rattache), de le situer par rapport à d'autres textes (intertexte) — par rapport à d'autres auteurs ou courants ; situer le texte dans un contexte historique, une conjoncture intellectuelle de l'écriture. Synthétiser cette phase.

Les deux premiers points sont de l'ordre d'une *fiche détaillée* de lecture (pour soi-même). **La Synthèse finale** est destinée à une critique-examen, ou critique réfutation, destinée à d'autres que soi. La synthèse finale peut prendre la forme d'un article, d'un élément d'analyse (pour des lecteurs extérieurs). On combine les éléments de la critique interne et de la critique externe. En général, on ne reprend pas l'ordre suivi au cours de l'analyse, on peut ainsi commencer par situer le texte dans un contexte.

**Mode opératoire détaillé de la critique interne :**

Lire le texte pour se faire une première idée d'ensemble (en s'efforçant de situer sa lecture par rapport à l'intériorité du texte, sans projeter ses propres conceptions).

Noter le sens général qu'on en retient.

En fonction de ce premier survol, entrer dans l'analyse proprement dite.

— *Dégager la Trame démonstrative*

Objectif à atteindre : Quel est l'objet du texte. De quoi parle-t-il ? Où veut-il en venir ? Enjeu possible.

Pour atteindre cet objectif, il faut dégager la trame du texte, suivre l'argumentation du point de départ au point d'arrivée.

Noter sur une feuille :

— à gauche, l'enchaînement principal (logique ou non).

— à droite, les éléments secondaires, les incidentes, les digressions.

Apprécier le caractère "serré" ou "relâché" de la structure du texte, la valeur de la chaîne du raisonnement.

Faire éventuellement un *schéma de la structure d'ensemble*.

Dans certains cas, il faut affiner : décomposition en propositions, présupposés logiques et idéologiques, implications, usage des mots pivots logiques (*or, donc, par conséquent, mais, si, ne pas...*), failles logiques, paralogismes, généralisations abusives, etc. (Voir exemples plus loin).

— *Les notions et le réseau des notions*.

Beaucoup de textes politiques, y compris ceux qui se présentent sous "l'allure" philosophique ou scientifique, n'ont pas la forme d'un exposé rigoureux, les concepts ne sont pas toujours définis (ils peuvent en outre être définis de façon contradictoire). On doit donc souvent répertorier pour chaque texte, les *divers usages, valeurs d'emploi* des mots utilisés (ceci même chez de grands auteurs).

Des mots aussi courants que *société, peuple, nation, race, volonté*, peuvent être utilisés dans des sens différents, voire opposés (parfois chez un même auteur). Par ailleurs les significations usuelles des mots évoluent dans l'histoire, selon les conjonctures intellectuelles, selon les formations sociales : *société civile* n'a pas le même sens au XVIII<sup>e</sup> siècle et aujourd'hui, le mot *parti* au cours du XIX<sup>e</sup> siècle n'évoquait pas aussi clairement qu'aujourd'hui l'idée d'organisation, d'appareil, mais plutôt celle de partition au sein d'un ensemble, sur des bases partielles ou partiales (prise de parti). Même chose avec *communauté*, qui passe en France de l'idée d'association (en vue d'une *finalité* commune) à celle de groupement selon une *origine* commune.

Des termes qu'on imagine univoques, monosémiques, tels *monarchie, république Etat, société, représentation*, peuvent avoir des valeurs d'emploi très différentes. La monarchie peut être considérée comme une forme d'Etat ou comme forme de gouvernement. Elle peut être référée au pouvoir royal (unitaire), ou être considérée comme le pivot d'une société d'ordres, de privilèges. Quant à la république, elle peut signifier la mise en avant du bien public (que le gouvernement soit monarchique, aristocratique ou populaire), ou bien comme l'anti-monarchie, le pouvoir de plusieurs ou du peuple seul.

Pareil pour *l'Etat*. Pour certains auteurs (notamment Max Weber), c'est un simple pouvoir de coercition (« monopole de la violence »), sens dominant dans la sociologie et la science politique contemporaine, ou bien l'Etat peut être considéré comme une association politique, le "corps politique" des citoyens (sens dominant dans la philosophie politique classique).

Même chose pour les mots "social", *société*, ils peuvent être compris dans des sens variés et opposés. Pour certains idéologues, le mot société convient pour tous les modes de groupement humain (y compris les clans, les tribus, voire les chefferies barbares), pour d'autres, le mot société ne s'applique qu'aux groupements humains réglés, avec des lois, des conventions sociales. Le social, la société, peuvent aussi être considérés comme quelque chose d'antérieur et de supérieur aux éléments humains qui la composent (position des contre-révolutionnaires, mais aussi de plusieurs théories sociologiques), ou bien comme quelque chose de construit par les hommes eux-mêmes selon des règles, des finalités ("état social").

Quant à la *représentation politique*, on peut la penser comme dans l'Ancien Régime (et parfois aussi aujourd'hui), comme représentation fonctionnelle par une personne ou un corps partiel (roi, seigneur, noblesse, corporations). Dans la théorie moderne, représenter le peuple ou une catégorie sociale, c'était au contraire représenter d'abord des idées, des orientations, la volonté du peuple ou la volonté d'une classe (programmes). Dans ce schéma, les personnes ne représentent pas ces intérêts,

ces volontés, ces buts, en tant qu'individus, mais en tant que vecteurs de programmes, d'orientations. On a vu aussi qu'il fallait distinguer avec Rousseau délégation (ou représentation) de volonté ou de pouvoir.

Il y a aussi des équivalences arbitraires dans le discours courant et savant : *Patrie* et *nation* par exemple ne sont pas des synonymes ou des équivalents. Pareil pour *Etat* et *gouvernement*, *volonté* et *pouvoir*, *absolu* et *despotique*, *identité nationale* et *souveraineté nationale*, etc.

Voir aussi qu'il existe des mots qui impliquent un choix idéologique et/ou politique (par exemple : *totalitarisme*, *communauté noire*, *communauté musulmane*, *stigmatisation*, *discrimination*, *mémoire collective*, etc.), et qu'on ne peut reprendre sans critique (examen).

#### *Procédure pratique d'analyse des notions :*

On recense les usages (valeurs d'emploi) des différentes notions présentes dans le texte. On prend par exemple le mot *nation*, on relève les différentes notations (occurrences) du mot, on copie les différents usages (avec) les phrases dans lesquelles le mot est employé. On dégage sur cette base le sens que l'auteur donne à ces notions.

Puis on essaie de chercher dans les phrases recopiées les relations qu'une notion entretient avec d'autres (relations d'identité, d'attribution, d'opposition, de complément, restriction, etc.). Pour un même mot, on trouve en général plusieurs valeurs (significations) qui conduisent à mettre en évidence les différentes relations (cohérentes ou non entre elles). Même en cas de contradiction entre les différentes significations, ne pas conclure à l'incohérence de la pensée [voir ainsi que l'usage du mot "état" (*stände*) dans les écrits de jeunesse de Marx qui peut servir à penser la notion de classe sociale].

L'existence dans certains textes d'un index des notions ne préserve pas de l'arbitraire. Si l'on cherche tout ce que dit Marx de *l'Etat*, en ne s'intéressant qu'à l'entrée *Etat*, on ne saisira pas la conception qu'il s'en fait. Il faut aussi regarder les entrées : *république*, *monarchie*, *démocratie*, *politique*, *liberté*, *pouvoir*, *classes*, etc.

Ne pas omettre aussi de *se préoccuper de ce qui n'est pas présent, des notions absentes*.

#### *L'articulation entre les notions*

On établit sur cette base un *réseau des notions*, éventuellement avec un *schéma graphique* (notant les différents types de relations entre les notions).

Il est rare qu'on puisse saisir du premier coup les notions principales et les articulations centrales. Les notions centrales (nodales) ne sont pas forcément les plus utilisées quantitativement. De même, ce qui est mis en avant dans un titre n'est pas forcément l'élément central. C'est en général sur la base de l'ensemble du texte — du "tout" plutôt que des parties — que l'on peut saisir les notions nodales, pivots. Exemple : Dans le *Contrat social* de Rousseau, ce n'est pas forcément à partir du titre définitif (*Contrat social*) qu'on saisit le mieux l'objet d'ensemble du texte, mais plutôt à partir des premiers intitulés ou des sous-titres : « Principes du Droit politique » ou « Essai sur la forme de la république ». A propos de l'expression *Contrat social*, on peut aussi se demander quel est le mot principal : *contrat* ou *social*.

Par le travail de va-et-vient entre le tout et les parties, on remonte la chaîne des relations (associations, équivalences, oppositions...), jusqu'à dégager une articulation d'ensemble relativement satisfaisante des notions essentielles (ou l'absence de configuration cohérente).

*Exemple.* On part de la notion de *république* dans le *Contrat social*. Pour simplifier, on prend un seul usage : « j'appelle république tout état régi par des lois ». On remonte à *lois*. Pour simplifier on prend un seul usage du mot : « la loi est dans la dépendance du souverain ». On passe à *souverain* et on cherche les définitions de souverain, on s'aperçoit que pour que la loi soit conforme au bien public, il faut que ce soit le *peuple* qui soit souverain, etc. (A noter que dans le texte, la république est déjà définie par Rousseau dans un réseau de notions).

[Remarque sur cette méthode rustique par rapport aux *techniques de la lexicologie* : Les lexicologues construisent des « graphes de relation » avec des outils informatisés, en prenant toutes les occurrences des mots et leurs relations avec d'autres mots (éventuellement les relations syntaxiques ou sémantiques entre eux). Cela se présente comme plus scientifique, mais sans le travail propre de l'intelligence humaine, cela ne supprime nullement le risque de placage d'idées pré-conçues sur le sens des mots.]

C'est en établissant la configuration d'ensemble des notions que chacun trouve finalement quelles sont les (ou les) significations de ces notions pour l'auteur. Cela permet de distinguer des conceptions apparemment voisines, utilisant les mêmes mots (Par exemple quand on utilise les mots *république*, *laïcité*, *monarchie*, *capitalisme*, *socialisme*, etc.).

*Exemples. Monarchie.* Si on examine l'articulation de cette notion chez différents auteurs, pour l'un, cela signifie domination d'un seul homme, chez un autre, c'est un moyen pour unifier la société. *Socialisme.* Pour certains courants de pensée, c'est la démocratie, pour le marxisme c'est d'abord un mode de production. *Classes.* Pour le pape Léon XIII, l'emploi des mots classes, prolétariat, capital/travail, renvoie à une hiérarchie fonctionnelle, nécessaire à la *conservation sociale*. Pour des socialistes du XIXe siècle, ces mots renvoient à des antagonismes du régime capitaliste et à la nécessité de la transformation de la base économique de la société.

### III — Critique externe : le texte dans ses références à d'autres textes et au contexte socio-historique

Les textes, et plus spécialement les textes politiques, sont écrits le plus souvent en relation avec d'autres textes : référence à des auteurs, des courants de pensée, réponses, réactions à ces textes, en même temps que prise de position dans un contexte (un débat). Sans aborder la question des "filiations", des influences, il faut essayer de situer le texte dans un courant, une conjoncture donnée. Ainsi, il n'est pas inutile de savoir que le Discours de Rousseau sur *l'Economie politique* est, pour partie, une réponse (réfutation) de l'article de Diderot sur le *Droit naturel*. De même, beaucoup de textes, au cours des décennies qui précèdent la Révolution française se positionnent par rapport au *Contrat social* (pour, contre, en se démarquant ou en trahissant...). Les textes du romantisme allemand sont pour partie une contestation de l'esprit des Lumières, puis de la Révolution, du jacobinisme. Une grande partie de la science sociale, la sociologie, se constitue aussi contre la mise en avant de la volonté humaine au cours de cette révolution, dans le droit fil des théories contre-révolutionnaires.

*Le contexte de référence auquel renvoie le texte : historique, social, politique*

La configuration d'ensemble d'un texte peut être jugée cohérente ou non, au regard de la critique interne (phases analytique et synthétique). Pour les textes politiques, les qualités ou défauts du texte peuvent signaler aussi des contradictions, des incohérences, liées à l'univers de référence lui-même (la réalité, le contexte historique). Ainsi les théories de la "déconstruction" très à la mode aujourd'hui accompagnent, dans la réalité, un processus de déconstitution des sociétés, des institutions. On doit ainsi apprécier la cohérence ou l'incohérence relatives d'un texte en relation avec le contexte historique. Cela aide à saisir ses enjeux (avoués ou sous-jacents) dans leur relation avec les problèmes d'une période, d'une conjoncture. Le fait d'avoir analysé le texte, dans toutes ses dimensions, aide à saisir ces enjeux. En retour, il est utile de parvenir à dégager ces enjeux pour mieux dégager la structure essentielle du texte.

Toute analyse, toute théorie, même quand elles sont posées comme purement "scientifiques", objectives, fondées sur des faits, traitent de problèmes philosophiques généraux, de problèmes sociaux, d'organisation économique ou politique. La lutte sur ces terrains n'est jamais absente. Les enjeux peuvent être posés en clair dans le texte, ou on ne peut les mettre en évidence que grâce à des références à d'autres textes, au contexte, aux grands repères des débats pour toute une époque ou dans une conjoncture donnée. Le problème est que souvent, on manque de connaissances sur le contenu de ces débats, les termes dans lesquels ils se posent, l'évolution des controverses dominantes.

Une majorité de textes politiques et philosophiques (mais aussi en économie, littérature, art) s'ordonne pourtant, d'une façon ou d'une autre, autour du débat entre ces enjeux, tendances, dans les différentes conjonctures. Le plus difficile est de parvenir à situer le contenu de ces débats, et de quel "côté" se trouve le rédacteur du texte. Au plan philosophique (matérialisme, idéalisme, solipsisme), et au plan politique. Sur ce terrain, il ne suffit pas de décréter qu'untel est du côté de la conservation, la réaction, le réformisme ou la révolution. Certains, par exemple, peuvent se déclarer "anticapitalistes" ou "révolutionnaires" et être des adversaires acharnés du mode de production socialiste (voir notamment certains courants fascistes). On peut se réclamer de la monarchie et pourtant viser l'unité du peuple. On peut affirmer être démocrate et mépriser, quant au fond, le peuple.

En certains moments historiques, dans certaines "*conjonctures intellectuelles*", de mêmes mots ou revendications peuvent avoir des sens différents.

Prenons le texte (mot d'ordre) « *Vive la Liberté* » dans trois conjonctures différentes (exemple emprunté au Professeur Lucette Le Van) :

— Au XVII<sup>e</sup> siècle, dans une assemblée (interdite) de protestants, au moment de l'envahissement de la salle par des argousins.

— En 1987, exclamations par des députés de droite, au cours de la première cohabitation Mitterrand-Chirac.

— En 1941, par des étudiants du Lycée Buffon, au cours d'une manifestation aux Champs Elysées contre l'occupant.

La même proposition, les mêmes mots, n'ont pas le même sens dans les différentes conjonctures. (Exemples proposés lors d'un exposé de l'historienne Lucette Le Van)

Dans certains régimes sociaux ou conjonctures historiques, il arrive aussi qu'on ne puisse défendre ouvertement certaines positions, ou se réclamer de tel vocabulaire, telle théorie. Lénine par exemple quand il ne peut pas parler de république, utilise des approximations, notamment le mot démocratie. Parler de socialisme soviétique aujourd'hui suffit dans la plupart des milieux intellectuels à vous classer dans la catégorie du "totalitarisme" criminel. Cela conduit à de l'autocensure, des camouflages sémantiques, des compromis qui nuisent à la clarté des textes. Selon la conjoncture, un même mot peut être porté aux nues ou interdit d'expression. Avant la révolution de 1848, quand le mouvement populaire est ascendant, tous les courants d'idées tendent à se réclamer du vocabulaire du peuple, de l'association, de la république, du socialisme. Après la défaite du mouvement populaire, certains de ces mots deviennent suspects. Autres exemples : l'inflation de mots tels que patrie, vérité, humanisme sous le régime de Vichy, et, dans les débuts du nazisme, la revendication pacifiste, ou du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

La question de la façon de poser le rapport entre le monde et la pensée, les idées, est également à considérer (question de l'approche matérialiste ou idéaliste). Pense-t-on que les idées (y compris les idées religieuses) sont premières, déterminantes, qu'elles doivent intervenir pour saisir les causes des événements, des phénomènes, ou, suppose-t-on que ce sont d'abord les contradictions du monde qui expliquent les phénomènes (ce qui ne revient pas à nier le rôle des idées, mais voir que leur rôle est second, qu'il aide seulement à donner forme, organiser les consciences (en bien ou en mal), et par suite orienter les actes humains.

#### ***Pour résumer***

Combinaison de plusieurs approches :

##### *Approche analytique.*

— Décomposition formelle du texte : structure logique, prémisses, présupposés, chaînons de la démonstration, implications, conclusion (explicite ou implicite), prêter attention aux mots pivots (mais, donc, car, ainsi, si, ou, or...).

— Trame persuasive. Voir son rapport avec la trame "logique".

##### *Approche conceptuelle*

— Repérer les notions centrales (ou concepts), leurs valeurs d'emploi (ou définitions), les articulations entre notions. Comment elles sont reliées.

##### *Approche contextuelle*

Contexte général du texte (période, conjoncture) : éventuellement camouflages, double langage, subversion du sens des mots

Contexte du débat (intertexte).

## IV — L'analyse de la trame logique

Dégager la trame logique d'un texte est utile pour l'analyse, mais aussi pour élaborer et vérifier la construction de ses propres textes. Il s'agit de se centrer sur l'argumentaire du point de vue du raisonnement mis en œuvre.

On peut distinguer dans un raisonnement plusieurs phases. Très schématiquement, on peut considérer : *une phase d'induction* (qui va du particulier au général), et une phase de *déduction* (qui va du général au particulier). On limite souvent le raisonnement à la phase de déduction (notamment les syllogismes). Celle-ci, qui suppose un travail purement déductif n'est pas finalement la plus difficile, il suffit d'appliquer des règles. On se centrera ici sur la phase déductive. Le travail d'induction, les méthodes à mettre en œuvre, sont plus complexes il ne suffit pas d'appliquer des règles formelles simples.

Quelques points à considérer s'agissant de la phase déductive.

On prend le syllogisme le plus simple, celui qui va des principes posés aux conséquences, sur la base d'une nécessité purement logique :

- Tous les hommes sont mortels (prémisse)
- Or, Socrate est un homme (prémisse)
- Donc Socrate est mortel (conclusion)

Du point de vue de la logique, la conclusion (qui va du général au particulier) est parfaite.

Si j'avais écrit à la place :

- Tous les hommes sont immortels
- Or Socrate est un homme
- Donc Socrate est immortel.

Du point de vue de la logique déductive, il n'y a rien à dire. Pourtant la conclusion n'est pas juste, parce que les prémisses sont fausses.

On peut prendre aussi un exemple où les prémisses sont acceptables, mais le raisonnement (la déduction) erroné :

- Tous les philosophes sont mortels
- Or je suis mortel
- Donc je suis philosophe

Dans l'analyse d'un texte, il faut impérativement rechercher les prémisses, que celles-ci soient indiquées explicitement ou non (présupposés logiques) :

- Les maladies infectieuses sont contagieuses
- La diphtérie est une maladie contagieuse
- Donc la diphtérie est contagieuse

On voit ici que le raisonnement est juste, mais on voit qu'il faut d'abord poser la question des prémisses :

Qu'est-ce qu'une maladie infectieuse, contagieuse ? Toutes les maladies infectieuses sont-elles contagieuses. Ce qu'est-la diphtérie, etc.

Autre exemple :

- Tous les philosophes sont désintéressés
- Or je suis philosophe
- Donc je suis désintéressé.

Formellement l'enchaînement est juste, mais on peut s'interroger sur la validité du point de départ.

Cela montre l'importance de s'intéresser *au point de départ du raisonnement*, ce que la logique purement déductive ne peut donner. C'est toute la question du processus de la connaissance, de la méthode, qui ne sera pas ici abordé. On va juste ici préciser quelques points touchant à la déduction.

En général, dans les textes, on ne trouve pas le syllogisme exposé sous la forme complète : 1/ Point de départ [affirmation d'ordre général] ; 2/ Or [appartenance d'un particulier à cet ordre général] ; 3/ Donc [conclusion].

On trouve des formules plus synthétiques, du type :

*Comme tous les hommes, Socrate est mortel* (les prémisses sont sous-entendues).

De sorte qu'il peut être utile de décomposer les propositions (phrases) en unités élémentaires, pour mieux saisir la totalité de leur contenu.

*Exemple :*

*Je dis que la théorie de X est purement idéale, elle néglige les conditions effectives et les problèmes du monde.*

Il y a plusieurs unités de sens :

- Je dis que (\*)
  - La théorie de X néglige les conditions effectives
  - La théorie de X néglige les problèmes du monde
  - Le monde comporte des problèmes
  - Le monde comprend des conditions effectives
- etc.

(\*) « Je dis que » est une assertion, pas une démonstration, qu'on retrouve souvent chez certains « spécialistes » sous la formule purement assertive « *nous savons maintenant que* ».

Autre proposition :

*L'industrie et le commerce, rouages de l'économie, contribuent à la prospérité d'un pays.*

- L'industrie et le commerce sont des rouages de l'économie
  - L'industrie et le commerce contribuent à la prospérité d'un pays
  - Pour la prospérité d'un pays, il faut des rouages économiques
- etc.

La décomposition d'une proposition peut aussi poser des questions au texte et faciliter sa compréhension :

Voir la phrase bien connue de Rousseau :

*L'homme est né libre, et partout il est dans les fers.*

Ne pas la lire trop vite. Décomposer d'abord.

- L'homme est né libre
- Partout il est dans les fers

Puis relier :

- L'homme, né libre, est partout dans les fers

La phrase reconstruite annonce le problème central que veut poser Rousseau, elle éclaire sa problématique. : « Comment ce changement s'est-il fait ? Je l'ignore. Qu'est-ce qui peut le rendre légitime ? Je crois pouvoir répondre à cette question. » C'est là précisément *l'objet* du *Contrat social*.

### **Présupposés et implications**

Il y a deux sortes de présupposés : logiques et idéologiques.

On parle de présupposé quand on n'indique pas explicitement un élément de sens, ce qui est contenu dans une proposition, mais peut être sous-entendu.

*Présupposés logiques :*

- Tous les enfants de Pierre sont endormis (Pierre a des enfants. Pierre a plus d'un enfant)
- Ma vieille voiture est à vendre (présupposé : ma voiture est vieille).
- Nous devons lutter contre l'ennemi intérieur (on présume qu'il y a état de guerre contre un ennemi).

*Présupposés idéologiques :*

- L'exemple précédent entre pour partie dans les présupposés idéologiques.
- Les intérêts particuliers concourent d'eux-mêmes au bien commun (il y a présupposition d'une harmonie pré-établie dans la société qui fait que les intérêts particuliers s'accordent spontanément).

*Implications*

Il s'agit d'une relation logique entre choses, événements, bien que cette relation ne soit pas explicitement formulée.

*Formes simples*

- Grand implique petit
- Père implique enfant

*Autres implications*

- Au contraire de Paul, Jacques est chauve (proposition impliquée : Paul n'est pas chauve.)
- Certains hommes tirent toute leur richesse du produit net du travail d'autres hommes (proposition impliquée : d'autres hommes ne tirent pas toute la richesse contenue dans le produit de leur travail).

\*\*\*

**V — Schéma récapitulatif**

Ce schéma ne s'applique qu'à un travail approfondi (plutôt sur des textes difficiles), on peut cependant s'inspirer de la procédure pour aborder avec plus de rigueur des textes (livres, articles) et pour faire la critique de nos propres écrits.

